

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 39

Artikel: Lo tailieu et lo Napolitain
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le municipal : un peu en arrière. L'assesseur ! le vice-assesseur ! le boursier ! Alignez-vous donc sur le syndic !

Et Grognuz, après avoir fifé le solde d'une bouteille, répeta : « Holà ! Holà, coco ! Puis il ajouta avec un accent d'amertume : « Mais c'est égal, il n'y plus les mêmes bêtes qu'autrefois ! »

L. D.

Curieuse histoire.

Parmi les histoires piquantes des mystificateurs de ce siècle ou de l'autre, nous croyons qu'il n'en existe guère de plus caractéristique que celle que nous allons raconter et qui est peu connue, ou du moins qui n'a pas été racontée depuis longtemps. Elle est empruntée aux mémoires du baron de Bzenval :

M. de Saint-André, mort lieutenant-général, s'était embarqué à Strasbourg dans une voiture publique, ayant pour compagnon de route un jeune homme de son âge, de bonne éducation comme lui, et la conversation ne tarda pas à s'engager. Avec la belle confiance de la jeunesse, les deux compagnons de route se firent mutuellement leurs confidences. M. de Saint-André apprit que son interlocuteur allait à Paris pour épouser une riche héritière, sur laquelle il ne tarissait pas en éloges et en renseignements. Il déclara cependant qu'il n'avait jamais vu ni sa future ni les parents de celle-ci, bien que leurs familles fussent en correspondance depuis longtemps.

En arrivant à Paris, les deux jeunes gens étaient amis, et ils descendirent à la même hôtellerie ; mais à peine y étaient-ils installés, que l'ami de M. de Saint-André, pris d'une de ces coliques auxquelles on a donné le nom de *miserere*, succomba en moins de deux heures.

M. de Saint-André se crut obligé à quelques devoirs envers le défunt. Il savait que le malheureux jeune homme était attendu le matin même chez son futur beau-père ; il se munit donc de tous les papiers qu'il trouva dans les poches de son portefeuille, et se rendit chez le beau-père, afin de lui remettre ces papiers et de lui apprendre ce qui était arrivé.

Les domestiques, avertis de l'attente d'un gendre et voyant un jeune homme inconnu se présenter, ne doutèrent point que ce ne fût celui qu'on attendait, et coururent l'annoncer comme tel au maître de la maison, qui, de son côté, accourut au-devant de M. de Saint-André, le serra dans ses bras, et, sans lui donner le temps de lui parler, l'entraîna dans sa chambre et le présenta comme gendre à sa femme, et à sa fille comme mari, avant que M. de Saint-André fût revenu de son étonnement. Comme il aimait à mystifier les gens, il résolut de se prêter au quiproquo.

Il remit au beau-père et à la belle-mère les lettres dont le défunt était chargé pour eux, et étant instruit à fond, il répondit parfaitement à toutes les questions qu'on lui fit. Il ne déplut nullement à la jeune demoiselle. On vint avertir que le dîner était servi. M. de Saint-André était placé auprès de sa prétendue. Le dîner fini et le café pris, la conversa-

tion devint plus sérieuse. On parla d'arrangements, et l'on entra dans tous les détails du mariage. Au plus fort de la conversation, M. de Saint-André se leva et, prenant son chapeau, fit mine de s'en aller.

— Où allez-vous donc ? lui dit le beau-père.

— J'ai, répondit-il, une affaire qui m'oblige de vous quitter.

— Comment ? quelle affaire pouvez-vous avoir dans une ville où vous venez pour la première fois et où vous ne connaissez personne ?

— Tout cela est vrai ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il faut absolument que je m'en aille.

— Ah ! je vois ce que c'est : vous voulez aller chercher de l'argent chez un banquier. Ne suis-je pas là ?

— Non, ce n'est pas cela du tout. C'est quelque chose où ma présence est absolument nécessaire.

Tout en parlant, M. de Saint-André marchait toujours du côté de la porte. Il se trouva dans l'antichambre, où le beau-père l'avait suivi.

— Maintenant que nous sommes seuls, continua M. de Saint-André, et que ces dames ne peuvent nous entendre, je vous dirai que ce matin, fort peu de temps après être arrivé, il m'est survenu un accident : j'ai été pris d'une colique dont je suis mort ; j'ai donné ma parole pour être enterré à six heures : vous comprenez que je ne puis me dispenser d'être exact au rendez-vous.

On se représentera facilement l'étonnement avec lequel le beau-père écoutait M. de Saint-André. L'idée parut tellement extravagante, qu'il rentra dans la chambre en riant si fort qu'il eut beaucoup de peine à apprendre à sa femme et à sa fille ce qui lui paraissait si plaisant.

On pensa d'abord que le futur gendre allait revenir bientôt, mais le temps s'écula, et il ne revint point. A sept heures et demie passées, le beau-père, s'impatientant, envoya à l'hôtel savoir ce qu'était devenu le gendre qu'il attendait. Le domestique chargé de la commission ayant demandé ce gendre sous son véritable nom, les gens de l'hôtel lui dirent que M. X... était arrivé à neuf heures du matin, qu'il était mort à onze heures et qu'on l'avait enterré à six heures du soir.

On dit que le père manqua mourir de stupéfaction et la jeune fille de chagrin, et l'on ajoute qu'ils ne surent jamais la vérité.

Lo tailleu et lo Napolitain.

Quand lè valets sè volliont mariâ, sont tot dzeinti avoué lâo gaupa, et à lè z'ourè, mouretront pot leu, sein martchandâ, se cein poivè lâo férè pliési ; mâ on iadzo que l'ont la corda ào cou, cein lâo pâssè et y'ein a bounadrâi que diont dè lâo fenna coumeint lè dzeins dâo Tsaté d'Oex diont dè l'agace : « L'est on bi l'osé què l'agace, mâ quand on la vâti lè dzo, l'einnouïè ; » et du adon cein va mau pè l'hotô.

On tailleu s'étâi mariâ. Cein pâo arrevâ à tsacon. Mâ lo bougro étâi crouïo po sa fenna ; la fasâi travailli qu'on diastro, tandi que fasâi lo bon delon et que quartettâvè decé, delé ; la remâofâvè et la vousistavè quand le volliâvè repondrè, dè façon que la

pourra Janette, que n'avai pas tot pliorâ ào bri, s'ein vayessâi dâi totès rudès.

On delon que lo cosandâi golliaissivè pè la pinta, lo grand Louis, son bio-frârè, qu'on lâi desâi lo Napolitain po cein que s'étai einrolâ, revgnâi dè Naples et l'arrevè tot drâi tsi sa schèra Janette. Après lâi avai de bondzo, lâi démandè io étai se n'hom.

— Oh ! dè bio savai que l'est pè lo cabaret, coumeint dè coutema, lâi repond la fenna, et le lâi fe sè plieintès su ellia rôuta dè tailleu, que la mepreisivè et que la tapâvè.

— Ah ! l'est dinsè ! se fe lo Napolitain ; eh bin, atteind-tè vâi, melebâogro !...

Tandi cé teimps, lo « pequa-pronma » tsantâvè et bragâvè pè la pinta, et racontâvè ài bons-fonds que lâi aidivont à sè soulâ, que menâvè sa fenna martin-bâton et que quand sè reduisâi àotrè lo né, faillai que le sè relévâi po lâi servi tot ein on iadzo son dédjonâ, son dinâ et son soupâ, et que quand l'avai totrupâ, sè cutisivè sein que sa fenna lâi diessé on mot. Vo sédè, se lâo fasâi, se l'avâi lo malheu dè mè derè oquîè : flin ! flâ ! su la frimousse.

Ho ! t'as mé dè braga què dè fé, lâi dit on gaillâ qu'êtai quie. Ye frâimo bin que te ne lâi dit pas on mot quand te t'ein vas et que te n'ousè pas pi lâi cresenâ.

— Mè ?... Ah ! te crâi, se repond lo tailleu, eh bin, veni pi vairè ti, et se vo dio dâi mentès, pâyo 'na ribotte.

L'étai dix z'hâorès dâo né, et ye vont. Quand lo tailleu est dedein, tirè lo rideau dè la fenêtra po que lè z'autro pouéssont mi vairè, l'allumè lo croset, sè chitè devant la trâbla et criè sa fenna po lâi apportâ à dédjonâ, à dinâ et à soupâ, kâ lo chenapan quartettâvè du lo matin,

La fenna ne budzâ pas. Lo tailleu tapè su la trâbla et sè met à rualâ coumeint on sor... Rein... La fenna, qu'êtai recouquelâ per dézo lo lévet, l'oiessâi bin bramâ, mâ ne budzivè pas ; le sè pein-sâvè : t'as binstout te n'afférè, villo soulon !

— Ah ! te ne vâo pas tè lévâ, vîlhie sénobi, se fe lo tailleu, eh bin, atteinds-tè vâi !

Adon sè lâivè furieux et va po eimpougni sa fenna pè lè piautès, po la férè remoâ ; mâ à l'avi que retroussè lo lévet, lo Napolitain, qu'êtai on solido luron, on troupier, peinsâ-vo vâi ! et qu'êtai catsi per dézo lo lhi, soo dè lé dézo, t'eimpougnè mon pourro eosandâi, lo fâ pirouettâ pè lo pâilo, ein lâi astiqueint on part dè revire-marion et ein lâi deseint : Tai ! vouaiquie po ton dé djonnâ ! que lo tailleu criâvè ein aide. Vollie àovri la fenêtra po sè sauvâ ; mâ lo gros Louis lo racrotsè pè son pantet dè veste et lâi fâ : Atteinds on momeint, te n'as pas onco tot. Adon lâi rebaillè onna raclliaie po son dinâ et onco onna ramenâie po son soupâ, après quiet criè la Janette po lâi veni bailli lo dessai. La pernetta châotè frou, et sein pi einfatâ son gredon, l'accrotsè lo mandzo dè remésse et lo fâ zonnâ sù la carcasse dâo pourro « chenidre » ein lâi deseint : Tai ! vouaiquie lo dessai et lo café à l'édhie ; se bin que lo pourro lulu ein a tant reçu, que l'a faillu lo mettrè ào lhi, iò l'a pro-

met dè se corredzi et de ne pas mé tarabustâ sa fenna, kâ lo Napolitain ne badenâvè pas.

Lè lulus qu'etiont venus vairè, sè sont reintornâ ein sè tegneint lo veintro dâo tant que recaffâvont, et lo pourro tailleu étai tant vergognâo lè dzo d'aprés, que l'est restâ mé dè trâi senannès sein ousâ retornâ ào cabaret, dè poâire d'êtrè couïenâ.

UN HÉRITIER.

III

Le visage du régisseur était de plus en plus agité ; Raymond aussi paraissait ému et anxieux.

— Comme je vous l'ai dit déjà, fit M. Morand, votre oncle était atteint d'une maladie de cœur, et dépérissait de jour en jour. Tout à coup pendant une nuit il se trouva si malade que le château fut en émoi ; chacun s'imaginait que son dernier moment était venu ; lui-même le crut aussi. Cependant vers le matin il y eut un peu d'amélioration dans son état, et dans le courant de la journée, il me fit rester seul auprès de lui.

— J'ai cru mourir cette nuit, me dit-il, et, je le sens bien, mon dernier moment n'est pas éloigné. Je n'ai fait aucune disposition testamentaire ; mon neveu Raymond Marcellis sera mon unique héritier. Je vais vous faire une communication que je vous charge de lui transmettre ; promettez-moi de le faire, et cette assurance tranquillisera mes derniers moments.

Je lui promis ce qu'il demandait.

Alors il garda quelque temps le silence, et me dit d'une voix étouffée :

— Vous me regardez, j'en suis sûr, comme un honnête homme, et pourtant j'ai autrefois commis un crime.

— Un crime ! me suis-je écrié avec stupéfaction ; non, non, cela n'est pas possible.

— Si, si, a-t-il répondu, c'était un véritable crime dont le souvenir m'accable de remords ; en vous parlant ainsi, je suis en pleine possession de toute ma raison.

Il s'exprimait avec difficulté ; aussi ce fut en s'interrompant plusieurs fois qu'il parvint à me faire comprendre ce dont il s'agissait.

« Il y a près de vingt ans. M. Blavigny fut envoyé par son père en Angleterre pour s'occuper d'intérêts considérables qui réclamaient sa présence. Il y fit la connaissance d'une jeune Française qui avait suivi ses parents dans ce pays, et par suite de leur mort prématurée se trouvait isolée et sans ressources sur une terre étrangère.

« On la nommait Agnès Mérien ; elle avait reçu une bonne éducation et remplissait auprès d'une dame riche et âgée les fonctions de demoiselle de compagnie.

« Ce fut dans cette maison que M. Blavigny la rencontra, et comme elle était d'une beauté séduisante, il ne tarda pas en être épris.

« Elle était trop honnête pour devenir sa maîtresse ; un de ses amis, à qui il avait confié son amour, lui proposa un acte abominable. M. Blavigny persuada à Agnès qu'il voulait l'épouser ; grâce à la complicité de son ami, il simula la cérémonie du mariage.

« La jeune fille candide et sans déflance tomba dans le piège qui lui était tendu et se crut légalement la femme de votre oncle.

« Tous deux s'établirent alors dans un cottage à peu de distance de Londres. Cette existence en commun dura dix-huit mois à peu près ; puis M. Blavigny fut rappelé en France par son père, car sa présence en Angleterre avait cessé d'être nécessaire.

« Agnès était mère d'une petite fille ; mais votre oncle n'eut pas la loyauté de légitimer par le mariage cette